



**Enfants en justice**

XIX–XX<sup>e</sup> siècles

Pour citer cet article :

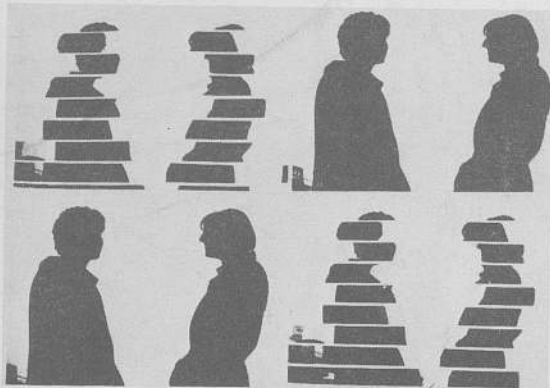
Toscani-Merle (Charlotte), « Relation des questions soulevées à l’occasion des journées d’études sur le comportementalisme », *Ancre*, n°5, 1985, pp. 126-134.

SALLE de LECTURE

# ancres

Pratiques / Formations / Recherches

*dossier : traitement  
de la délinquance  
débats et controverses  
/ Pluralité des approches  
scientifiques / L'analyse  
systémique à l'Education  
surveillée / Journées  
d'études sur le compor-  
tamentalisme /*



BIBLIOTHÈQUE  
CENTRE DE RECHERCHE  
INTERDISCIPLINAIRE  
VAUCRESSON

# Relation des questions soulevées à l'occasion des journées d'études sur le comportementalisme

Charlotte TOSCANI-MERLE  
Psychologue, ISES SALOMON DE CAUS

*Les journées d'études sur le comportementalisme, les 25, 26 et 27 septembre 1985, ont été organisées par le service des Etudes du C.E.F.E.S. de VAUCRESSON. Les intervenants sollicités ont proposés des approches théoriques et éthiques du comportementalisme, et ont suscité des débats portant sur l'approche choisie, sur les techniques et les pratiques présentées. Trois groupes ont mené une réflexion sur ces apports et ont tenté de situer les pratiques à l'Education surveillée face à ce courant. Une commission s'est donné pour tâche d'assurer la retranscription des discussions tout au long de la session, tant à la suite des interventions que dans les travaux de groupe, afin de mieux rendre compte des interrogations soulevées.*

*L'ensemble fera l'objet d'une publication du Service des Etudes. Nous n'en avons retenu ici que quelques extraits en relation directe avec les communications que nous avons choisi de publier.*

## Délimitation du concept de comportementalisme et son champ.

Le terme de comportementalisme a paru à certains participants devoir être clarifié de façon plus explicite : ils continuent à s'inquiéter de dérives, de confusions perçues et se sont montré soucieux de plus de nuances. Ils ont en particulier regretté l'explication estimée simplificatrice de la théorie systémique. Ils ont été sensibles à l'influence que pouvait avoir le comportementalisme sous couvert d'exposé scientifique...

Françoise PAROT ressent en effet qu'il y a « un gros problème d'identification du comportementalisme ». A son avis, il s'agit de savoir *qui* est comportementaliste et *quand* on est comporte-

mentaliste... « En effet, n'importe lequel d'entre nous a des comportements, n'importe lequel d'entre nous est confronté au comportement des autres. Si on en reste à ce niveau-là de banalité, effectivement, on est tous comportementalistes, et quand on veut comprendre ce qui se passe chez les autres, ce dont on dispose d'abord, c'est de leur comportement. Ce n'est pas suffisant pour définir le comportementalisme. C'est pourquoi il y a un pas qui est franchi quand on applique et quand on fait une théorie comportementaliste. Parce que le problème fondamental, c'est celui de la *signification* : lorsque l'on a le regard comportementaliste, on considère que le comportement des autres, ou le sien propre, n'a pas de sens, de signification autre. (...) Les comportements ne doivent pas être interprétés. Ils doivent être pris pour ce qu'ils semblent être. Cela fait beaucoup de différence ». Pour elle, dans le Corpus de la psychologie scientifique, le behaviorisme est quelque chose qui étudie le comportement visible à l'oeil nu, assimilé, donc qui considère que le seul comportement objectif peut être l'objet de la psychologie.

Françoise PAROT précise que, « à l'essence-même du behaviorisme, il y a cette idée que l'histoire conçue comme une *suite d'évènements vécus* est déterminante dans les comportements qu'exhibe un individu ». Et le relevé documentaire permanent, le quadrillage permanent du comportement de l'enfant aide à constituer cette histoire, à la contrôler totalement. Que ce soit dans la relation à un thérapeute, ou que ce soit avec un ordinateur, ce qui importe, c'est de tout enregistrer, de tout savoir, un peu comme cela se passait dans le panopticum, dans la prison de BENTHAM, où il faut que tout soit transparent, que l'histoire de chacun soit entièrement maîtri-



sée, à tout moment, que rien n'échappe. « C'est là aussi qu'est la violence ! ». De son point de vue, « le but des behavioristes est en quelque sorte un effet de retour des pratiques sur la théorie : la pratique alimente les conceptions théoriques, les théories se répercutent sur la pratique, cela fournit des connaissances les uns sur les autres... ».

Le Dr CERTHOUX intervient sur l'aspect sémantique du mot behavior : « c'est en anglais beaucoup plus que « comportement », c'est être, c'est une façon d'être, c'est donc quelque chose qui implique la subjectivité » sur l'aspect transculturel et la transposition des méthodes anglo-saxonnes sachant le rapport que des anglo-saxons entretiennent en général avec Dieu, avec la responsabilité individuelle : « tout ce que le sujet fait, il en est directement responsable devant dieu, beaucoup plus que dans les traditions culturelles et religieuses des latins — au sens très large du terme — qui ont toujours cette possibilité de pardon, d'absolution, etc. La double transposition culturelle de vocabulaire et d'attitude profonde, fait que les anglo-saxons peuvent se permettre d'aller très loin dans des situations expérimentales parce qu'ils ont un rapport à la responsabilité personnelle qui est quand même différente — ce qui est d'ailleurs aussi vrai dans leur droit qui fait beaucoup plus de jurisprudence à partir du droit coutumier que du droit écrit.

Sur le souci de remettre dans le contexte les expériences décrites : enfants autistes en institution. La transposition à l'adolescence entraînerait une situation radicalement différente et encore plus redoutable...

### Les applications :

Par rapport aux théories de PAVLOV : Françoise PAROT expose qu'il s'agit là d'une théorie du « conditionnement répondant » qui lui paraît plus liée à des conceptions physiologiques, être une ouverture sur des travaux de physiologie... Elle semble avoir donné lieu à moins de pratiques thérapeutiques. Elle est moins utilisée dans la production d'un outil de contrôle.

Par rapport aux propositions de SKINNER à KENNEDY, F. PAROT répond qu'il y a eu application des techniques de thérapies comportementales au sens large. Il y a eu, et il y a probablement encore, des crédits énormes alloués par le gouvernement aux diverses institutions pour les

délinquants, les associaux, les drogués évidemment, qui ont permis de construire ce qui pourrait s'appeler des camps, c'est-à-dire de très grandes surfaces protégées des institutions où on fonctionne à ce que l'on appelle l'économie du bon point. L'économie du bon point consiste à donner de petits cartons, de petits tickets lorsqu'un individu se conduit conformément à ce que l'on attend de lui. Et avec ces bons points, il obtient des privilèges, comme regarder la télévision, ou bien coucher dans un lit et pas sur le paillason dans sa chambre, des choses comme ça. On fait marcher les gens au bon point, et, comme le disait BENTHAM de façon effrayante, on n'a plus besoin de barbelés, les camps sont ouverts. Personne ne veut sortir, parce que dehors, c'est pas comme ça. C'est-à-dire que l'on crée une population de gens inadaptés à la vie réelle, à la société ; on les parque... Cela a été fait aux États-Unis à assez grande échelle... Par exemple, lors de la guerre du Vietnam, le problème auquel le gouvernement américain était confronté aussi, c'était le problème des désertions. Ce qu'il fallait c'est, à l'école, prendre les enfants tout petits et leur apprendre l'amour de la patrie. Alors ça, c'est un programme à long terme.

Par rapport à l'école quelqu'un se demande s'il n'y a pas de crainte à avoir là que dans les applications sur les toxicomanes, les alcooliques ou les délinquants se pose la question relative à la pédagogie par objectif, en particulier dans l'enseignement technique, pédagogie qui veut faire passer non seulement des questions mais aussi des réflexes, qui veut prévoir les capacités de l'enfant à mener à bien un apprentissage : ne serait-ce pas une méthode pour remplir les deux contrats ? France BINDER croit qu'il n'y a pas de savoir innocent et que la question des théories est insidieuse. « On ressent l'envie d'éléments de repérage dans l'angoisse générale, même les professionnels doutent. On est dans le sens de l'histoire et pris par ça : quels sont les problèmes qui se posent quand il s'agit d'intervenir sur le comportement humain ? » ... Le comportementalisme lui semble être une théorie du comportement, inodore, incolore, qui se donne dans l'ici et maintenant et qui, dans le cadre de l'école, risque, grâce à ses moyens d'observation, de contribuer à nommer la déviance...

### Discussions sur des points de théorie

L'exposé de Gérard LAYOLE suscite nombre de controverses chez les participants essentiel-

lement du fait de ce qui a été perçu comme un amalgame entre le comportementalisme, la théorie systémique, la Nouvelle Communication, les thérapies familiales, de ces critiques à l'égard de la psychanalyse qui étaient étayées sur les écrits de l'École de Palo Alto.

Concernant le premier point, si comme le déclare Gérard LAYOLE, il y a filiation du mouvement de la Nouvelle Communication à l'École de Palo Alto, est-il justifié de les rattacher au behaviorisme dont le chef de file reste SKINNER ?

Sans vouloir entamer une polémique, Françoise PAROT souligne que « n'est pas behavioriste qui veut ! Pour être behavioriste, il faut être conséquent et la conséquence du behaviorisme est vigoureuse ». Elle ne pense pas qu'on puisse dire que des gens qui font de la thérapie familiale sont behavioristes, elle ne veut pas accepter cet amalgame-là. « Tout le monde, dit-elle, tente de résoudre les problèmes auxquels il est confronté, ... mais on ne résout pas à tout prix, car on débouche sur la violence inévitablement. On peut aider les gens, on peut sauver des gens, on peut avoir une mission, mais pas à n'importe quel prix et pas au prix des autres. On peut éduquer, on peut apprendre des choses aux autres, on peut y compris leur faire acquérir des comportements conformes à l'intérêt général, sans être manichéiste, sans considérer toujours que l'intérêt général est une mauvaise chose. On peut éduquer les gens autrement qu'en considérant qu'ils ne sont qu'un répertoire de comportements ».

Jacques BOURQUIN voit dans les propos de Gérard LAYOLE sur l'analyse systémique quelque chose de caricatural. En effet, la théorie systémique ne traite pas de comportement en tant que tel. Elle ne prétend pas *induire* un changement préétabli du comportement en fonction d'un cycle « stimulus - renforcement - réponse, où le seul expérimentateur sélectionne les conduites jugées pertinentes et maîtrise la situation. Mais elle explore des *hypothèses* visant à modifier les *lois qui régissent un système* à l'intérieur duquel se nouent des relations ; elle est *déductive*.

Reprenant les idées et les modèles logiques de la cybernétique, et se préoccupant essentiellement de séquences de communication d'interactions, elle fait intervenir, non une causalité linéaire, mais la *circularité et le temps*. Effectivement, en ce qui concerne la « boîte noire », elle considère le symptôme comme une sorte d'entrée d'information dans le système et non comme l'expression d'un conflit relevant de la seule problématique individuelle. Toutefois elle ne lui donne pas *un* sens mais une infinité de sens. Il est à noter d'ail-

leurs que WATZLAWICK disait que « Toute interaction est symbolique... ».

Concernant la manière d'aborder la psychanalyse, Maryse VAILLANT précise que la psychanalyse a évolué depuis que LACAN en particulier a refait une lecture des concepts freudien, y intégrant la « formule de la communication ».

Concernant la thérapie familiale, et l'analyse systémique, elle rappelle que le travail fait par Xavier POLANCO et Jean-Marie LEFEVRE paraît mettre en relief des ramifications du comportementalisme dans la communication paradoxale. Aurait-il fallu faire l'économie de cette position, même si elle peut être remise en cause ?

## *E*ducation surveillée et comportementalisme

La question répétitive dans les discussions et dans les trois groupes, a été celle de la possibilité d'une forme de comportementalisme à l'Éducation surveillée. Les personnels les plus anciens se remémorent le « système progressif » ayant cours à leur arrivée dans les services, introduit dans le règlement provisoire de 1945 sur les I.P.E.S., système progressif qui pouvait être assimilable à une forme de conditionnement basé :

1. Dans les lieux du quotidien sur ce qu'on appellerait maintenant des renforcements positifs, avec récompense, plus grande liberté, droits plus nombreux, renforcements négatifs, avec privation de privilèges, discipline plus sévère, etc. et répartition des élèves en groupes fortement différenciés du point de vue du régime applicable en fonction de « l'amendement » (groupe de mérite, groupe d'honneur...).

2. Dans les ateliers organisés en fonction d'une répartition selon une adaptation scolaire précise avec hiérarchisation des apprentissages : depuis les services d'entretien et de la ferme, les moins considérés, jusqu'aux métiers du fer et de dessinateurs ; les plus « nobles », et cela suivant une progression très rigoureuse dans la perspective des C.A.P.

Si ce système progressif fait partie de l'histoire ancienne, certains se demandent si, maintenant encore, il est possible d'affirmer que le travail éducatif est toujours exempt d'une certaine forme de comportementalisme. Toute éducation n'implique-t-elle pas un désir de changement du comportement, une action sur des modes d'être, voire un conditionnement ? Est-ce qu'on utiliserait pas des moyens de type behavioraliste tout en en



refusant l'idéologie ? Y-a-t-il des conditions institutionnelles qui permettent de se prémunir contre le comportementaliste, sachant que, en cette période de crise économique, l'efficacité, la rentabilité, sont souhaitables ? Mais comment évaluer l'efficacité ? Comment être une force de proposition crédible ?...

### *Au sujet de la violence institutionnelle.*

Pour Françoise PAROT « à partir du moment où on a voulu faire la science de la nature, la physique, il a fallu concevoir la nature comme quelque chose d'extérieur à l'homme, et l'homme comme quelque chose d'extérieur à la nature. Il y a eu une certaine mise en extériorité de la nature par rapport à l'homme, aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Il s'est passé à peu près la même chose au XIX<sup>e</sup> qui a présidé à la naissance des Sciences de l'homme, la psychologie expérimentale en particulier, c'est-à-dire la mise en extériorité de l'homme par rapport à lui-même, par rapport à l'autre, l'étranger. C'est la racine de la violence évoquée dans l'exposé de Pascal VIVET.

Quand on est violent, qu'on est en colère après son enfant, qu'on punit, c'est pas du behaviorisme au sens strict, parce que, d'une certaine façon, on s'implique soi-même dans cette violence », alors que dans les expériences auxquelles il est fait référence, il semble que les éducateurs auraient été parfaitement remplaçables par des machines à distribuer des baffes, ou des gateaux, par des ordinateurs, puisque maintenant on est capable de programmer de manière très raffinée, l'ensemble des renforcements que l'on distribue.

Elle pense donc que ce qui est important c'est que les éducateurs sont rassurés effectivement dans ces cas-là parce qu'ils ont l'impression d'être extérieurs à ce qu'ils font. Et elle pense qu'il y a là un axe de discussion de voir que dans ces techniques-là, l'éducateur est plus tranquille en lui-même, parce qu'il est ailleurs.

Des questions restent posées concernant :

— la violence dans les établissements plus classiques. Est-elle tellement plus subtile qu'elle échappe ? Le projet pédagogique la masque-t-il ?

— la non-intervention, qui donne l'impression d'une impuissance dans l'action éducative auprès des jeunes, d'où des difficultés, une angoisse à certains moments, et qui peuvent, dans un mouvement de balancier déboucher sur des mécanismes d'intervention du type comportementaliste ;

— le sadisme recouvert par ce qui est présenté sous forme d'expérience de laboratoire ;

— la pure violence que représente la suggestion de « thérapies de type analytique » à des jeunes qui ont des difficultés de symbolisation.

Pascal VIVET croit que, même s'il est évident qu'il y a parfois quelque chose du registre des thérapies comportementales dans certaines institutions, celles-ci ne sont pas revendiquées comme telles — ce qui ne veut absolument pas dire qu'il faille les revendiquer pour en faire — il y a un certain nombre d'établissements par exemple pour toxicos qui ont des relents de comportementalisme; mais ils refusent d'y compter leur pratique. S'il leur donnait une telle appellation, ils rentreraient dans un conflit idéologique et s'immiscerait dans une guerre d'école.

C'est pourquoi il pense qu'il convient d'appeler *violence* tout ce qui est structurel. Par exemple retirer des enfants à leur famille, c'est une violence sociologique. Il appelle *sur-violence* tout ce qui n'est pas indispensable à un système pour pouvoir tourner.



## *Le problème de l'évaluation des pratiques, de la transmissibilité.*

La préoccupation concernant « comprendre ce qu'est le comportementalisme » révèle des aspects liés à l'empirisme de chacun. Le mot lui-même, mot utilisé dans les conversations courantes très souvent, ne permet pas de repérer ce que recouvre exactement le comportementalisme. Pour les psychologues, c'est « la science du comportement », mais pour les autres personnels ? Que disent-ils quand ils parlent du comportement ? Le débat se ferait-il sur une ambiguïté ? France BINDER évoque la séduction que les comportementalistes exercent en se nommant « scientifiques » et en « manipulant propre ». Si « ça résiste » encore, elle se demande si ça ne résiste pas déjà moins fort, et si le mouvement culturel actuel ne favorise pas au contraire une « diffusion » de la théorie et des pratiques.

« Ça résiste » entraîne une série de questions et d'interventions sur l'évaluation du travail institutionnel. Une des craintes exprimées est que, dans le contexte économique actuel, cela résiste de moins en moins, parce que, dans bien des domaines — non seulement dans les sectes, mais dans des associations qui se développent : Weight Watchers, alcooliques, fumeurs, mais dans l'entraînement sportif, mais chez nombre de travailleurs sociaux fascinés par le modelage du comportement — et notamment dans le champ professionnel qui est le nôtre, nous sommes de plus en plus acculés à faire preuve de la rentabilité immédiate de notre exercice. Il semblerait que s'il y a résistance au niveau de la théorie, on verrait fleurir dispositifs et programmes au niveau de la pratique.

S'il peut être dynamisant de s'interroger sur l'évaluation des pratiques, n'y aurait-il pas une perversion à le faire sous la pression des seuls facteurs économiques actuels, sans autre perspectives sur les choix de méthodes et les prix du changement ?

France BINDER insiste sur cette préoccupation. Elle estime en effet que si on sait ce qu'on fait, et comment on le dit, on pourra résister. Mais il ne s'agit pas seulement de transmettre des savoirs à des professionnels, encore faut-il le faire à des administrateurs, à des politiques, à ceux qui sont les demandeurs. Aux discours comportementalistes doivent faire contre-poids les discours qui fassent ressortir la spécificité, la légitimité, la richesse du travail éducatif mis en oeuvre. Ce discours doit se dégager des jargons idéologiques, il doit dépas-

ser les clivages des gens du terrain et se rendre compréhensible aux décideurs administratifs et politiques afin qu'ils perçoivent de façon plus claire le contenu de notre travail.

Il faut donc clarifier « comment on évalue », « comment on transmet ? ». Il s'agit en quelque sorte de *maîtriser ce que l'on fait, d'être conséquent dans l'énoncé de ce que l'on fait, de faire entendre ce que l'on fait*, donc de discuter les critères de travail autrement qu'en terme d'efficacité immédiate et *d'échanger sur ce que l'on fait*, nos savoirs et leur application pratique, avec toutes les parties prenantes de notre action éducative. Ce travail d'élaboration sur les objectifs, les moyens, les conceptualisations, n'est-il pas indispensable également au fonctionnement, à l'Education surveillée, des équipes pluridisciplinaires qui disent leur désarroi, leur manque de repères et qui pourraient se résigner à mettre en place des « modèles », à rechercher des « recettes sécurisantes », « des outils de normalisation »...

A propos de l'évaluation des pratiques : deux problèmes également cruciaux ont été soulevés, d'une part, celui d'une « animation » réelle des équipes, d'autre part celui de la formation :

— la faille de l'Education surveillée ne se trouverait-elle pas dans la scission entre théorie et pratique ? N'agirait-on pas plus souvent selon des principes qu'en référence à une théorie ? Pourquoi n'y a-t-il pas une prise de conscience de ce que l'on pâtit de l'absence d'une réelle formation : on donne un peu de ceci, un peu de cela, sans lien, sans construction, sans savoir théorique approfondi ?

— qu'est-ce qui garantit, lorsque l'on affiche une référence théorique que l'on ne s'expose pas à être mis en pièce ?

— l'Education surveillée se donne-t-elle vraiment les moyens d'une politique de formation — qui ne serait pas élitiste — afin de lever la méfiance face à des démarches de recherche et d'évaluation ?

— l'absence d'une réelle formation n'est-elle pas à l'origine de la fascination exercée par une technique ne nécessitant pas un apprentissage long et cher, et qui fournit des outils demandant peu de spécialisation ?...



## Conclusion

Il revient au Docteur LAZARUS de clore les trois journées consacrées à l'étude du comportementalisme. Il indique qu'il s'était situé, au départ, par rapport au comportementalisme comme devant la question ouverte d'un certain nombre de moyens proposés ces dernières années pour répondre à des interrogations que les professionnels ne savent pas toujours formuler, à des problèmes que souvent, ils ne savent pas résoudre : « Si nous savions résoudre l'ensemble des problèmes que l'on nous demande de résoudre, il n'y aurait pas la porte ouverte pour que des gens arrivent en disant qu'ils savent le faire. Si nous savions résoudre les problèmes que l'on nous demande de résoudre, vraisemblablement notre état d'insatisfaction, vaguement culpabilisé, existerait moins. Il est possible que nous n'ayions pas besoin pour le gérer de fabriquer un mauvais objet à agresser qui dispense de nous agresser nous-mêmes ».

Ce n'est qu'après quelques années d'observation, sans point de vue violent a priori, que le Docteur LAZARUS a pu vérifier les raisons pour lesquelles il était contre ces propositions, et qu'il s'est trouvé faire partie de ceux qui ont essayé d'amener le pouvoir à se situer face à une technique particulière, une « idéologie d'intervention » : Madame QUESTIAUX a pris position contre le comportementalisme. Monsieur COLOMBET, qui était à l'époque « Monsieur Drogue », à propos des prises en charge de toxicomanes, a pris explicitement position contre le comportementalisme en fonction d'une éthique, et de l'affirmation que l'efficacité n'est pas une raison suffisante pour faire n'importe quoi, même si, à terme, le sujet peut venir un jour vous remercier. Il est très inhabituel que, du côté du pouvoir de l'Etat ou des Administrations centrales, on prenne position à propos de l'idéologie d'une pratique, d'une technique. Il n'y a pas, en général, un débat sur le fond : « Qu'est-ce que cela signifie, n'est-il pas moins grave de supporter un symptôme même insatisfaisant pour la collectivité, pour la communauté, que de tout faire pour le résoudre ? »

Donc l'idée s'accréditait que, malgré tout, les moyens dont nous nous servons doivent être considérés comme ayant leur pathologie potentielle propre, ou leurs effets négatifs potentiels propres et que résoudre, ne peut se faire à n'importe quel prix.

A l'Institut de l'Enfance et de la Famille, qui

se cherche, et qui a organisé un colloque sur « Nouvelles filiations, ruptures, continuité », la question très générale a été posée de : qu'est-ce que la famille et surtout l'enfance. Comment éduquer ? Comment permettre à un enfant, ou au membre d'une famille quand il rentre comme individu plus ou moins autonome dans la société, comment lui permettre d'être le moins mal pour lui-même et pour la collectivité ? Cela pose en permanence le problème du choix des méthodes, du choix des interventions. Et, l'éclairage du comportementalisme, en réalité, est une tête de chapitre qui pose facilement la légitimité de ce que nous sommes en train de faire.

Et dans l'Education surveillée, que le Docteur LAZARUS connaît depuis 1975-76, se pose au-delà d'une légitimité, la question : quest-ce que nous voulons faire ? La plupart du temps, on discute de la méthode — le fond de la forme, la forme du fond — tout simplement parce que n'est pas clarifié, de manière explicite, ce qu'il s'agit d'atteindre.

Et vraisemblablement, la leçon redoutable que donnent les comportementalistes — et c'est pour ça qu'ils sont tellement difficiles à contre-attaquer — c'est qu'ils jouent sur les incertitudes des autres, qu'ils nomment le symptôme visant une personne ou un groupe, qu'ils mettent en avant leur capacité à le réduire rapidement, voire à le faire disparaître, et cela

- en matière de psychiatrie sur des phobies, sur des conduites obsessionnelles
- en matière de conduite sociale à propos de phénomènes comme les comportements de vote
- en matière de changement des comportements par rapport au vol, etc. Par rapport à d'autres, ils osent dire ce qu'ils souhaitent. Il y aurait un débat technique à faire sur le point de savoir si c'est vraiment efficace. Cela paraît l'être sur certains secteurs, il n'y a aucune raison de ne pas le savoir, et éventuellement de ne pas apprendre un jour à s'en servir si c'est correctement encadré. Mais il est vrai aussi que, dans un bon nombre de cas (toxicomanies, alcoolisme, rééducation de jeunes mongoliens...), les résultats obtenus sont moins bons qu'avec une méthode classique. Ce qui apparaît dans les enquêtes publiées par eux, c'est que, à court terme, on a un effet lisible immédiatement évident, mais avec un phénomène d'échappement très rapide, c'est-à-dire que, à partir d'un certain temps, cela ne tient que si tout l'environnement applique en permanence le protocole qui a été initié par l'équipe des comportementalistes. Et c'est là où il voit la tentation universaliste de SKINNER : si pour réduire des com-



portements que des techniciens savent réduire, toute la société applique le même protocole et si toute la société se met à gérer la vie quotidienne comme le ferait l'équipe des comportementalistes, à ce moment-là, le symptôme ne réapparaîtra pas.

Toutefois les comportementalistes, plus que les autres, tiennent d'une manière minutieuse le compte des gestes et des actes. Ils évaluent avec des critères évaluables, c'est-à-dire des choses quantifiables, des grandeurs, des valeurs.

Le Docteur LAZARUS rappelle que, la plupart du temps, nous sommes les uns et les autres payés par de l'argent public, de l'argent de collectivités territoriales, qui est voté par des instances politiques, parce qu'il y a pression de l'opinion qui demande que l'on résolve des choses qui gênent, pour lesquelles, suivant le moment, on disposera de plus ou moins d'argent (vieux, toxico, maladies sexuelles...). Nous sommes donc les agents exécutifs payés pour mettre en oeuvre ce que la société demande, avec depuis 1968, l'idée derrière la tête que ce qui est nécessaire est géré par des gens qui incarnent l'altruisme — ce qui permet

de normaliser pour le bien — mais en fait, il ne constate pas de différence d'objectifs, sauf que nous ne nommons pas les objectifs, parce que nous n'évaluons pas ce que nous pouvons faire, nous ne donnons pas de résultats lisibles, nous n'avons pas de signifiant comptable...

Or actuellement la régionalisation provoque une modification très en profondeur qui est que les décideurs seront conseillés non par l'Etat, non par des techniciens, mais par des élus représentants des majorités locales sur pression de la population. Les patrons des objectifs à atteindre seront plus proches de ce qui est ressenti dans l'opinion. Le conseiller général, lorsqu'il aura à résoudre un comportement déviant, à qui va-t-il s'adresser ? A ceux qui ont des techniques d'intervention lisibles, bien perçues par l'opinion, par les gens pris en charge, à ceux qui leur proposeront un contrat clair et un coût exact. Ils iront vers des gens qui présentent un projet, qui l'assument ce qui est profondément rassurant, d'autant que ce projet dispense les personnes prises en charge de la nécessité de se responsabiliser.

Nous, nous optons pour un versant anti-



comportementaliste par rapport à la liberté - liberté qui crée la responsabilité individuelle. Mais les gens qui n'ont rien à défendre, qui vivent dans l'anomie, qui disent aller mieux quand ils sont en prison, les responsabiliser de quoi ? Est-il mieux d'être neutre, de laisser les choses venir, ou de formuler de quelle quantité d'engagement nous sommes capables, de proposer des objectifs explicites à atteindre ?

Il craint que, dans nos sociétés, avec la remontée du mouvement d'extrême-droite, la remontée de l'irrationnel, des sectes (qui utilisent largement les méthodes comportementalistes), les gens ne se dirigent vers des systèmes qui sont une négation de la liberté individuelle. Par exemple, les équipes d'hôpitaux, supposées avoir trop de moyens pour peu de résultats, et qui veulent mieux atteindre les objectifs auparavant conçus de façon plus classique, ne vont-ils pas se saisir des méthodes employées, des techniques proposées ? Il constate que « accompagner » n'a pas tout à fait suffi, cela n'a souvent été qu'un prétexte, et des enquêtes sur la délinquance, dont les résultats sont concordants, démontrent que des jeunes, qui avaient commencé à aller mal vers 15-16 ans, s'insèrent pour la plupart à peu près bien vers la trentaine, et cela quoiqu'on ait fait — c'est une question d'attente — seule une toute petite minorité d'entre eux devient criminelle. Donc cela nécessite une redéfinition des objectifs professionnels, sinon nous laissons la place vacante devant les décideurs. Il s'agit d'essayer de montrer qu'il faut « abandonner le rêve d'être efficace pour être efficace ». Il est dangereux de ne poser que des interrogations préparant à accepter les réponses qui viendront de gens prêts à faire n'importe quoi : « nos questions tracent l'autoroute des réponses avec lesquelles nous ne sommes pas d'accord ». Il convient d'oser apporter des éléments de réponse. En effet, le commun dénominateur de ces gens, c'est qu'ils affirment ce qu'ils veulent faire : « je monte des moyens » — moyens supposés véhiculer le bien ; les autres veulent évaluer : « à quoi ça sert ? sinon je reprends l'argent, je le met ailleurs »... Cette situation peut ne pas être cruciale pour les personnels payés par l'Etat, mais dans le domaine médico-social, 80 % de l'ensemble des services est mis en oeuvre par des associations, donc n'importe quelle autorité peut les supprimer du jour au lendemain : la différence se jouera entre ceux qui ont des arguments, des critères d'évaluation, et qui peuvent changer.

Le Docteur LAZARUS pose, pour conclure diverses questions de déontologie indispensables pour situer l'action à mener par rapport à l'émergence et à l'effet de ces pratiques comportementalistes :

— l'application des *savoirs* comportementaux dans la vie quotidienne : parler, se tenir en public, modifier les comportements d'achat par une publicité subliminale, changer les programmes d'apprentissage, modifier les relations de travail — ce qui amène à revoir la législation ;

— la question des *techniques* de lavage du cerveau laissant des blancs dans la vie, et des savoir-faire susceptibles de changer les comportements en profondeur ;

— la question du *pouvoir* et de son mode d'exercice — qui a été sous-jacente durant les trois journées : quoi faire ? Pourquoi ? A qui en rendre compte ? Par rapport à l'Education surveillée, la mission est impossible, du fait qu'il n'y a pas d'articulation entre la collectivité, le client... Le travail ne se fait pas, essentiellement, dans l'intérêt des personnes mais en fonction de la demande de la communauté qui paie. Le premier objectif est de ne pas nuire aux personnes dont on a la charge : dans quinze ans, s'en sortiront-ils mieux s'ils ont fait un passage dans l'Education surveillée ? C'est d'ailleurs aussi la question de l'éducation en général :

— la question de la *certitude* des adultes : quelle est la qualité des adultes que nous sommes face aux jeunes ?

— la question de la *crise permanente*, ornière des inégalités dans nos institutions d'une catégorie à l'autre la question de la gestion de certains mécanismes sociaux ;

— la question de la *dépendance* : la plupart de nos clients n'ont pas contracté avec nous librement. Ils sont considérés comme des incapables relatifs, il n'y a pas définition avec eux des objectifs. Ils sont en état de dépendance, ils n'ont pas le droit de s'identifier - de toute façon, ils ne peuvent pas, cela les ferait souffrir. Ne pas parler de politiques comme le font les comportementalistes est foncièrement sécurisant ;

— la question des *stimulations* : si l'on observe leur manière d'envisager le conditionnement opéré grâce au système récompense-punition, il est à noter que, d'une part, ils ont fragmenté la récompense afin que l'individu apprenne plus vite, et que d'autre part, ils ont rapidement compris que punir n'avait pas de valeur éducative, que la punition n'était pas efficace, et ils l'ont remplacé par

---

la « non-récompense ». Ce faisant, nous travaillons avec le verbe, nous faisons appel au sens, à l'esprit, au raisonnement, nous n'avons plus le souci des stimulations sensorielles, ou en tout cas ce n'est pas dans les projets éducatifs. Pourtant il y a un tel besoin que le rapport avec des personnes du geste en laissant de côté le rapport verbal exclusif nous court-circuitera...

Pour terminer cette conclusion, le Docteur LAZARUS estime nécessaire de continuer résolument à *se poser des questions* face à la barbarie de l'action, d'admettre que le questionnement est nécessaire dans l'ensemble du cheminement, pour obtenir des résultats, et avec qui les obtenir,

savoir, afin de ne pas déprimer les équipes, *quoi* atteindre, pour *définir les méthodes*, pour *poser la finalité* de nos missions sachant que certaines sont impossibles. Car, pour lui, la seule manière de résister est de savoir ce que nous voulons, avec qui, comment avec quelle délégation de tâches, continuer à *occuper le terrain comme maîtres d'oeuvre*, en prenant en compte les techniques comportementalistes éventuellement mais sur des facettes et pas sur l'ensemble, et ne pas se rassurer en déclarant leur idéologie réductionniste alors que nous n'avons pas su clarifier la nôtre de façon suffisante.

